*Ami du Clergé* du 21 septembre 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Panégyrique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.** — Son âme apostolique, 577.
**Panégyrique de S. François d'Assise.** — Le pauvre du Christ, 581.
**A l'école des Saints.** — XLV. S. Placide et ses compagnons : les amitiés saintes, 584.
**Les fêtes de l'Eglise.** — LXXXIX. La fête du Saint Rosaire, 586. — XC. L'office du Saint Rosaire, 588.
**Aux Enfants de Marie** *(fin)*. — CVI. L'enfance spirituelle, 590.
**Pour la bénédiction d'un navire** *(Plan)*. — Les analogies entre le navire et les hommes, 592.

## PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS
(3 octobre)

SON AME APOSTOLIQUE

*Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum.*
**J'ai été brûlé de zèle pour le Seigneur Dieu des armées. (III Reg., XIX, 10, Devise de l'ordre du Carmel).**

Au Carmel de Lisieux, à l'entrée de la chapelle de la châsse, à droite et à gauche, deux autels se font face qui portent ces inscriptions : « Autel érigé en l'honneur de l'Enfant Jésus en témoignage de reconnaissance à la petite fleur de Jésus pour hâter la conversion de la Grande Bretagne. — Autel érigé en l'honneur de la Ste Face de Notre-Seigneur et témoignage de reconnaissance à la Bienh. Thérèse de l'Enfant-Jésus, en mémoire de mes deux frères prêtres, pour obtenir aux ministres de Dieu des grâces de sanctification et aux missionnaires le zèle du rachat des âmes. »

La conversion des âmes, la sanctification des prêtres, le zèle des missions ! Le touriste qui ne sait rien de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sinon qu'on la dit une inlassable semeuse de roses, doit trouver étrange ces vœux de conquête apostolique déposés devant la dépouille d'une humble cloîtrée. Plutôt que pour cette gracieuse enfant, ne sont-ils pas faits pour composer le portique de la nécropole de ses frères de gloire qui furent canonisés la même année qu'elle, de S. Canisius, de S. Eudes ou du saint curé d'Ars ? Mais là, sur le mausolée d'une jeune vierge de vingt-quatre ans, qui a borné son champ de vision et d'apostolat à l'horizon et aux parterres d'un Carmel, n'est-ce pas un contre-sens ?

Non, ce n'est un contre-sens que pour ceux qui ignorent le foyer sacré où s'allume la flamme du zèle, que pour ceux qui ne savent pas dans quelle eau claire et cachée se trempe l'âme sacerdotale, que pour ceux qui ne sentent pas d'où souffle l'Esprit qui emporte dans son impétuosité la vie du missionnaire.

Sans doute, l'apôtre, et j'entends par apôtre le prêtre de notre vieille Europe autant que le missionnaire bronzé des continents lointains, l'apôtre est un combattant, l'homme de la tranchée, le soldat des avant-postes et des missions périlleuses. Mais que pourrait-il dans sa lutte pied à pied pour le règne du Christ, brusquement rouverte quand elle semblait finie, toujours engagée sur un point de l'immense bataille puisqu'elle est éternelle, si l'arrière ne tenait pas, s'il ne ravitaillait l'armée, s'il ne jetait périodiquement des troupes fraîches sur le front ? L'espoir, le salut, la victoire, ce sont les réserves.

Avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus nous sommes à l'un de ces foyers ou s'alimente le feu sacré dont Notre-Seigneur est venu embraser le monde. Il peut sembler à des esprits superficiels qu'il n'en est rien. Elle leur répond par un de ces mots d'enfant qui parfois nous laissent sans réplique :

**Une faible étincelle, ô mystère de vie,**
**Suffit pour allumer un immense incendie.**

A une époque où sous toutes ses formes la question des vocations sacerdotales préoccupe anxieusement l'Eglise, je crois servir cette cause vitale en prenant pour thème ce soir : Sainte Thérèse et le sacerdoce, en la montrant au service de ses frères missionnaires, en la dressant devant vous dans sa vocation *d'apôtre des apôtres,* comme elle disait. Il me semble par là répondre à un vœu de son cœur, brûlé de tant de désirs impossibles pour elle, l'incliner à se tourner un peu vers ce coin de France à qui elle est redevable en partie de son Carmel béni de Lisieux, peut-être, obtenir de sa volonté de faire du bien sur la terre, qu'elle communique au cœur de petites... et de petits, un peu de son âme apostolique. Et ce sera du même coup compléter son visage, car le zèle c'est le rayonnement de l'amour.

« Apôtre des apôtres, » Thérèse de l'Enfant-Jésus l'a été par ses prières et par sa vie. A ses frères missionnaires elle offre grâce et modèle. Elle a servi la cause du sacerdoce par ses intercessions et par ses exemples.

### I. — *L'apôtre des apôtres par ses intercessions*

Un des rêves d'enfant de la grande Thérèse d'Avila avait été de convertir les Maures. Ce désir d'apostolat ne s'était jamais éteint en elle. Il l'inspirerait dans le but qu'elle proposerait à sa Réforme. Puisque ni elle ni ses filles ne pouvaient prétendre à l'évangélisation, elles se constitueraient les auxiliaires officielles des évangélisateurs. Elles prieraient et s'immoleraient dans le silence pour les capitaines — sainte Thérèse comparait les prêtres à ces chefs — qui luttent dans le vacarme.

Le *Chemin de la perfection* exprime très nettement sa pensée à ce sujet :

« Je reviens, disait-elle, au but principal pour lequel le Seigneur nous a réunies en ce monastère... Efforçons-nous d'être telles que nous méritions d'obtenir de Dieu deux choses. La première, que parmi un si grand nombre de docteurs et de religieux, il s'en trouvent beaucoup qui aient, comme je le disais plus haut, les qualités nécessaires pour leur mission, et que le Seigneur donne ces dispositions à ceux qui ne les ont pas encore entièrement, attendu qu'un seul homme parfait fera plus qu'un grand nombre d'autres qui ne le seront pas. La seconde, qu'une fois engagés dans la lutte — lutte terrible, je le répète, — le Seigneur les soutienne de sa main, qu'il les fasse éviter tant de périls qui se rencontrent dans le monde et ferme leurs oreilles au chant des sirènes sur cette mer dangereuse... S'il arrive que vos prières, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes ne se rapportent plus au but que je vous ai indiqué, dites-vous que vous ne remplissez plus la fin pour laquelle le Seigneur vous a réunies en ce lieu [1]. »

Ainsi, par vocation, la Carmélite est une orante et une victime aux intentions du sacerdoce. Ce sont les sœurs qui prient sur la montagne, tandis que leurs frères combattent dans la plaine. Et à tant de demi-chrétiens que mettent en branle les prodiges d'Ars ou qui saluent bien bas l'héroïsme du missionnaire, alors qu'ils sont tout prêts de faire chorus avec ceux qui parlent des vies inutiles du cloître, il faut redire : C'est sur les montagnes que les fleuves prennent leur source, c'est du Mont Carmel que descend ce torrent qui submerge.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est Carmélite dans l'âme, on l'oublie trop peut-être, tellement la piété universelle l'a accaparée pour en faire un modèle à la portée de toutes les âmes, de tous les états, de toutes les vocations. C'est dès l'âge de trois ans qu'elle a désiré se donner au bon Dieu. Pour réaliser cet idéal, elle a marché sur son cœur dans ses premières ouvertures à son père chéri aux Buissonnets, elle a surmonté sa timidité native devant les portes de l'évêché de Bayeux, elle a enfreint la consigne du silence aux pieds de Léon XIII.

De cette vocation qui la possède jusqu'à la moelle elle a surtout l'esprit primitif infusé par Thérèse d'Avila à sa Réforme : l'esprit de prière et d'immolation pour les prêtres. Il est né chez la fille au contact des mêmes réalités qui l'avaient éveillé chez la mère : devant les périls qui assiègent l'âme sacerdotale dans la mêlée où elle est jetée et que Notre-Seigneur avait signalés formellement aux siens : « Voici que je vous envoie comme des agneaux parmi les loups. Mon Dieu, je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal ! » (Jo., XVII, 15).

Elle a raconté quand et comment elle eut la révélation de cette mission sublime de la Carmélite. Ce fut pendant son voyage à Rome, au premier vol de cet ange d'innocence hors du ciel très pur de la famille, dans l'atmosphère plus lourde du monde : « Jusque là, écrit-elle, je ne pouvais comprendre le but principal de la réforme du Carmel... Ah ! j'ai compris ma vocation en Italie. Ce n'était pas aller chercher trop loin une aussi utile connaissance. »

Ma vocation ! Magnifique concision de langage qui révèle tout un état d'âme. La voilà, évidente, la preuve qu'elle est imprégnée de l'esprit du Carmel. Pour elle, tout se ramène là : être Carmélite, c'est être l'intercession du prêtre.

Et elle parle de cette vocation avec une abondance, une effusion, un enthousiasme qui ne tariraient pas : « O ma Mère, qu'elle est belle, notre vocation ! C'est à nous, c'est au Carmel de conserver le sel de la terre ! Nous offrons nos prières et nos sacrifices pour les apôtres du Seigneur ; nous devons être nous-mêmes leurs apôtres, tandis que, par leurs paroles et leurs exemples, ils évangéliseront les âmes de nos frères. Quelle noble mission est la nôtre ! Mais je dois rester là, je sens que sur ce sujet ma plume ne s'arrêterait jamais... »

Aussi bien, qu'importent plus de confidences ? N'avons-nous pas le témoignage plus éloquent de ses œuvres : la lave encore brûlante de ses prières embrasées et les plaies à peine fermées de ses incessants sacrifices :

**Vivre d'amour, c'est, ô mon divin Maître,**
**Te supplier de répandre tes feux**
**En l'âme élue et sainte de ton prêtre ;**
**Qu'il soit plus pur qu'un séraphin des cieux !**
**Protège-la, ton Eglise immortelle,**
**Je t'en conjure à chaque instant du jour.**
**Moi, ton enfant, je m'immole pour elle,**
**Je vis d'amour !**

Elle s'immolait ; car, comme elle l'écrivait à l'un de ses missionnaires, *ses frères spirituels :* « C'est bien plus par la souffrance et la persécution que par de brillantes prédications que Jésus veut affermir son règne dans les âmes [1]. » La supplication est plus émouvante qui monte d'un cœur meurtri. Prière et sacrifice, *oratione et jejunio,* sont les deux armes auxquelles Dieu ne résiste pas.

L'infirmière lui avait conseillé de faire tous les jours une petite promenade d'un quart d'heure dans le jardin. Ce conseil devenait un ordre pour elle. Un après-midi, la voyant marcher avec beaucoup de peine, une Sœur lui dit : « Vous feriez bien mieux de vous reposer, votre promenade ne peut vous être profitable dans de pareilles conditions ; vous vous fatiguez, voilà tout ! — C'est vrai, répondit cette enfant d'obéissance, mais savez-vous ce qui me donne des forces ?... Eh bien ! je marche pour un missionnaire. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans

[1] Sainte Thérèse, *Chemin de la perfection,* c. III.

[1] Lettre VI, 1897.

ses courses apostoliques ; et pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu [1]. »

Pour avoir la générosité de sourire et de jeter des fleurs, elle pense aux besoins de l'Eglise ; et pour sauver son moral dans son église froide et déserte et sur la plage lointaine, le prêtre pense à ces forces que les cloîtres tiennent en réserve pour lui.

Vous pensiez à cela, n'est-ce pas, heureux missionnaires qui fûtes ses frères spirituels, les remplaçants des deux Marie-Joseph Martin, quand arrivaient dans vos lassitudes la flamme et le sourire de ses lettres ?

Vous pensiez à cela, n'est-ce pas, lieutenant Bourjade, légendaire chasseur de *drachen,* mais plus héroïque chasseur d'âmes, quand, sous forme de lettres à votre « bien-aimée et toute puissante protectrice, » vous remerciiez l'image de Thérèse, que portait votre avion, de vous garder pour d'autres luttes, là-bas, en Océanie ? Vous pensiez à cela, n'est-ce pas, vous tous, apôtres miraculés, favorisés, aidés par celle qui n'a jamais voulu démissionner de sa vocation de Carmélite, qui ne se réjouissait de mourir qu'à la pensée de vous être d'un plus grand secours là-haut [2], qui eût préféré l'exil à la Patrie, si elle n'avait pu travailler au ciel avec vous à faire aimer le bon Dieu [3] ?

Ah ! c'est qu'elle était brûlée par la flamme du zèle ! Sous sa bure de Carmélite battait un cœur de prêtre, d'apôtre, de martyre. Et si auprès du bon Dieu elle a servi la cause du sacerdoce en priant et en s'immolant pour les prêtres, auprès des hommes elle peut la servir par l'exemple.

## II. — *Apôtre des apôtres par l'exemple*

Par définition, le prêtre est au service des âmes : *pro hominibus constituitur.* Celui qui est au sommet du sacerdoce et à la tête de la hiérarchie s'appelle le serviteur des serviteurs de Dieu. « Le prêtre est un homme mangé, » disait le P. Chevrier.

Pareille vocation suppose le désintéressement le plus complet, le renoncement aux douceurs de vivre, le vide de l'égoïsme sous toutes ses formes, pour se faire une âme qui soit l'âme de tous, communie aux souffrances et aux joies de ses frères et porte l'inquiétude de l'humanité entière. Ecoutez ce prêtre et cet évangélisateur qui incarne si parfaitement l'idéal apostolique qu'on l'appelle tout court l'Apôtre : « Qui de vous est faible que je ne sois moi-même affaibli ? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore ? » (II Cor., XI, 29). Sans cela le prêtre ne serait plus qu'un fonctionnaire et le sacerdoce ne serait plus une vocation, mais un métier.

Mais pour s'oublier à ce point, quand on est homme, il faut qu'une flamme ait été allumée au cœur, qui y ait brûlé et purifié les égoïsmes de notre nature, qui y provoque un véritable incendie, qui jette, où souffle le vent, les étincelles de son brasier : c'est le zèle, le zèle de la gloire de Dieu, le zèle du règne du Christ, le zèle du salut des âmes.

Comment voulez-vous qu'un jeune homme se consacre raisonnablement et prudemment au service des âmes, si un frisson d'émotion n'a jamais traversé son être en écoutant la plainte de Notre-Seigneur en croix : « *Sitio !* » s'il n'a jamais entendu, comme S. Paul, la voix de ses frères en détresse qui l'appelaient sur l'autre rive ? si son cœur n'a pas été brûlé par la flamme dont Notre-Seigneur disait : « Je suis venu apporter le feu sur la terre et quel est mon plus grand désir, sinon qu'on l'allume » ? (Luc, XII, 49). Au sacerdoce il faut le zèle : l'apôtre est une flamme.

Thérèse brûlait du zèle des âmes. Elle avait senti l'appel angoissé de Notre-Seigneur qui criait au monde sa soif de le sauver.

C'était à la fin d'une messe de dimanche. La petite Thérèse Martin venait de fermer son livre. Une image de Notre-Seigneur en croix débordait un peu des tranches de son paroissien et laissait voir une des mains ensanglantées de Jésus.

Et voici que cette image, qu'elle a vue si souvent, la remue cette fois, jusqu'au fond.

« Mon cœur, écrit-elle, se fendit de douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre sans que personne s'empressât de le recueillir ; et je résolus de me tenir continuellement en esprit au pied de la croix pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes. Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : « J'ai soif ! » retentissait à chaque instant dans mon cœur pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé. Je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes et je voulais à tout prix les arracher aux flammes éternelles. »

Puis elle obtint la conversion d'un criminel du nom de Pranzini.

« Ah ! depuis cette grâce unique, continue-t-elle, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour ; il me semblait entendre Jésus me dire tout bas comme à la Samaritaine : « Donne-moi à boire. » C'était un véritable échange d'amour ; aux âmes je versais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire ; ainsi je pensais le désaltérer ; mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait, et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense. »

Rien désormais n'étanchera cette soif. Thérèse mourra altérée.

Au lieu de faire, en feuilletant son histoire, une anthologie de paroles de feu par où s'échappe son zèle, ne retenons que cette page, page brûlante et embrasée, dont les mots ne contiennent plus l'ardeur, et dont il semble que jaillissent des flammes.

« Etre votre épouse, ô Jésus, être Carmélite,

[1] *Histoire d'une âme,* c. XII.
[2] Lettre VIII.
[3] Lettre IV.

être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant je sens en moi d'autres vocations : je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr... Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques, je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Eglise.

« Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé. Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles.

« Ah ! par-dessus tout, je voudrais être martyre. Le martyre, voilà le rêve de ma jeunesse ; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'est là une autre folie ; car je ne désire pas un seul genre de supplice : pour me satisfaire il me les faudrait tous... Comme vous, mon Epoux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée... Je voudrais mourir dépouillée comme S. Barthélemy ; comme S. Jean je voudrais être plongée dans l'huile bouillante. Je désire, comme S. Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau, et comme Jeanne d'Arc sur un bûcher ardent murmurer le nom de Jésus... »

Quand un sentiment s'exprime avec de pareils accents, c'est qu'il est maître de l'âme qu'il habite. Il tient toutes les cordes et il les fait vibrer de sa sublime passion. Je comprends qu'un des héros de la guerre ait intercalé cette page dans ses *Paroles d'un revenant*, pour la garder, suivant son expression, comme le tison héroïque qui mettrait le feu à sa vie.

Paroles de rêve, diront de soi-disant réalistes, puisqu'elles devaient demeurer une chimère.

Par la force des choses et par la volonté de Dieu, ces ambitions resteraient des ambitions de désirs.

L'obéissance et sa santé ne lui permirent pas de quitter son ciel de Lisieux, d'imposer à sa tendresse la séparation d'avec ses sœurs, d'aller se consumer, véritable holocauste, dans le Carmel d'Hanoï.

Mais justement, pour une âme comme la sienne, que ses ambitions saintes fussent irréalisables, n'était-ce pas là le supplice qui contenait tous les autres : « Mes immenses désirs, a-t-elle écrit, sont pour moi le plus grand des martyres. » (Ch. XI).

Son apostolat se confinera aux étroites limites de sa clôture sur un tout petit troupeau. Mais il exercera un zèle ardent, doux, discret, prudent, désintéressé, humble, surnaturel, où le directeur d'âmes qu'est le prêtre aurait encore à s'instruire. Il suffit d'avoir donné une idée de son zèle pour reconnaître en elle une sœur d'âme.

Sœur d'âme, c'est bien ainsi que nous la jugions pendant les années du séminaire — si je puis me permettre ce souvenir, c'est qu'il est le témoignage de toute une génération. Sainte Thérèse n'avait pas encore été canonisée ; elle n'était pas non plus béatifiée ; elle n'était alors que la petite Thérèse, que l'*Histoire d'une âme* venait de révéler au monde et elle avait à ce point charmé notre jeunesse cléricale, nous trouvions en elle un modèle si approprié de ces années jeunes, ferventes, studieuses, son zèle apostolique et son culte pour Théophane Vénard révélaient si bien l'âme missionnaire que son portrait était dans toutes les cellules, son image dans tous les bréviaires, ses pensées sur tous les pupitres... et qu'aux jours d'ordination ou de départs de missionnaires, c'est avec ses strophes, avec les strophes par exemple de son *Rappelle-toi,* que nous fêtions dans l'intimité nos nouveaux prêtres et ceux qui partaient pour l'Afrique.

* *

Les admirables chrétiens que furent les époux Martin avaient souvent entre eux fait le rêve, exprimé le désir, ardemment prié Dieu qu'un petit missionnaire naquît de leur union. Par deux fois leur rêve, tel qu'ils l'avaient fait, leur sembla exaucé. Mais les deux petits Marie-Joseph ne vécurent que quelques mois.

Pourtant Dieu qui a dit : « Priez et vous serez exaucé, demandez et vous recevrez, frappez et il vous sera ouvert, » ne nous frustre pas de ses promesses. Au moment où il semble anéantir nos rêves, il les réalise avec plus de munificence : avec sa munificence divine. Il a donné à la famille Martin, au lieu d'un missionnaire, une apôtre des apôtres.

Le jour de la canonisation, sur la façade de la basilique St-Pierre, se détachait une inscription latine qui contenait cette invocation : « Thérèse, du nom glorieux de Thérèse de l'Enfant-Jésus, maintenant que vous êtes au nombre des saints et que vous jouissez des joies du ciel, souvenez-vous des promesses que vous avez faites quand vous viviez parmi nous, d'aider les ministres sacrés et de protéger l'apostolat. »

Oui, sainte Thérèse, mettez au cœur des parents les désirs qui animaient le cœur de votre père et de votre mère chéris ; faites entendre au cœur des enfants le cri de Jésus mourant : « *Sitio*. J'ai soif » que vous avez entendu ; obtenez à l'Eglise de nombreux et saints prêtres, puisque c'est pour cela d'abord que vous avez prié et souffert sur la montagne du Carmel où brûle la flamme du zèle pour le Seigneur Dieu des armées. *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum !* Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS D'ASSISE

(4 octobre)

LE PAUVRE DU CHRIST

***Exaudivit pauperes Dominus et vinctos suos non despexit.***

**Dieu a entendu la prière de ses pauvres, et ses esclaves volontaires, il ne les a pas méprisés.**
**(Ps. LXVIII, 34).**

Mes frères,

Dans les dernières années du XII$^{e}$ siècle, exactement le 26 septembre 1181, un enfant naissait en la petite ville d'Assise, dans l'Ombrie. Il appartenait par son père à cette riche bourgeoisie marchande à laquelle la chevalerie ne dédaignait pas d'ouvrir ses rangs, et par sa mère à une noblesse que tous les historiens déclarent avoir été française et provençale.

Dieu avait donné à cet enfant une âme ouverte à toutes les choses élevées. Il lui avait, de plus, préparé une époque et un pays où elles commençaient d'être en honneur, afin qu'il trouvât, autour de son berceau, le moyen de satisfaire ses goûts.

Aussi, quand cet enfant a grandi, le retrouvons-nous à la tête de la plus brillante jeunesse de sa patrie, ami du luxe et des étoffes précieuses, non moins ami des arts, de la poésie, de tout ce « gay sçavoir » français que nos troubadours répandaient alors dans toutes les petites cours d'Italie.

Puis tout à coup la scène change. Aux molles étoffes succède le manteau de bure. La corde du pénitent remplace l'épée du chevalier. « La fleur des jeunes gens d'Assise, » comme on disait, n'est plus que le pauvre du Christ, ainsi que l'appellera la postérité.

Car, par un second prodige, ce pauvre du Christ sera acclamé. On le suivra dans son abjection, comme on le faisait tout à l'heure dans ses fêtes. Il ralliera à lui, dans la suite des siècles, toutes les âmes éprises du même rêve, comme, aux jours de son adolescence, il faisait pour les jeunes gens enivrés des mêmes enthousiasmes.

Le monde l'acclamait. Aujourd'hui et depuis des siècles, c'est l'Eglise tout entière qui l'honore et lui prodigue la vénération réservée à la sainteté, de sorte que le cri du Psalmiste : « Dieu a entendu la prière de ses pauvres et ses esclaves volontaires, il ne les a pas laissés dans le mépris, » de sorte, dis-je, que ce cri a rarement eu application plus rigoureuse et en même temps plus merveilleuse.

C'est, m. f., ce double aspect de la vie de S. François d'Assise, que je voudrais méditer avec vous. Je voudrais voir jusqu'à quel point de pauvreté S. François, le pauvre du Christ, a voulu descendre. Je voudrais voir surtout la réponse que lui a faite cette bienheureuse pauvreté et jusqu'à quelles étonnantes richesses elle l'a conduit.

### I. — *Pauvre jusqu'au dénuement, comme le Christ*

Quand on veut parler de la pauvreté de S. François d'Assise, la première chose à faire est d'en définir le caractère particulier. Car, m. f., les historiens l'ont remarqué, S. François a, de fait, aimé la pauvreté d'une façon qui lui est propre.

Sans doute, l'Evangile avait appris au monde à la respecter et Notre-Seigneur en avait fait comme une condition nécessaire pour posséder le royaume des cieux. Sans doute encore, fidèles à cette leçon du divin Maître, les premiers chrétiens, dans la ferveur primitive des temps apostoliques, les premiers solitaires au fond de leurs Thébaïdes, les fondateurs d'Ordres religieux dans la règle dictée à leurs disciples, avaient fait de la pauvreté et du dépouillement personnel un moyen essentiel de sanctification.

Mais jusqu'à S. François d'Assise, on ne l'avait, après tout, ni aimée ni embrassée pour elle-même. S. Dominique même, le contemporain de S. François, ne vit d'abord dans la pauvreté qu'un argument, pour ainsi dire, de prédication chrétienne.

S. François, au contraire, conçoit pour elle un véritable culte. C'est elle qui lui apparaît aux premiers jours de sa conversion définitive. Dans une promenade, les jeunes gens qui étaient les compagnons ordinaires de ses fêtes, remarquent qu'il est absorbé par une pensée grave et ils le raillent amicalement, croyant deviner son doux rêve d'avenir. Et François leur répond en effet : « Oui, j'ai une fiancée plus noble et plus riche que toutes les fiancées de ce monde. »

Cette étrange fiancée, c'était la pauvreté... A partir de cette heure, il ne la quittera plus. Il la voudra toujours plus complètement à lui. Il évitera tout ce qui, de près ou de loin, pourrait la blesser. Il en parlera sans cesse. Il en sera même saintement jaloux et ne souffrira pas que personne la serve plus étroitement que lui.

Il y a là, m. f., un état d'âme particulier. C'est que S. François a vu dans la pauvreté un attribut de Dieu, surtout du Dieu qu'il a le plus aimé, N.-S. Jésus-Christ. Il a vu la pauvreté le recevoir à sa naissance et préparer la crèche où il serait déposé. Il l'a vue suivre les pas du Maître pendant tout le cours de sa vie et ne pas l'abandonner, même à l'heure suprême, sur la croix du Calvaire.

Et cet attribut douloureux, la divine pauvreté, S. François s'est senti inspiré de l'adorer parmi tous les autres. D'autres âmes essaieront de reproduire surtout l'ineffable charité, ou l'ineffable apostolat, ou l'ineffable expiation du Christ. S. François, lui, a choisi pour sa part son ineffable pauvreté.

Dès lors, m. f., ne nous étonnons plus des excès auxquels nous allons le voir se livrer dans son ardeur à la conquête de la pauvreté. Rappelons-nous qu'il l'adore, pour ainsi parler, et que pour lui elle ne fait qu'un avec le Christ Jésus.

Aussi son premier pas vers elle implique-t-il le

dépouillement absolu de tous les biens extérieurs. Sa vie religieuse commence et s'achève sur un trait qui est dans toutes les mémoires et qui symbolise de la façon la plus énergique ce renoncement total.

Vous connaissez ces deux scènes, m. f. : l'une se passe à l'évêché d'Assise. S. François, abandonné et presque maudit par les siens, se présente nu à l'évêque, heureux de pouvoir dire en toute vérité : « Notre Père qui êtes aux cieux. » L'autre, plus touchante et plus grandiose, se passe à son agonie. Trouvant encore trop riche le grabat de sa cellule, il fait étendre un lit de cendre sur la terre nue et vient s'y coucher jusqu'à la visite de sa sœur la mort.

Entre ces deux scènes, à aucun jour, S. François n'a rien possédé. Son vêtement, ce sera la tunique et le manteau des paysans de l'Apennin, et il les donnera tant de fois à de plus pauvres que lui qu'on finira par les lui prêter seulement, pour être sûr qu'il voudra bien en rester couvert. Ni lui ni ses frères n'auront d'autre demeure que les pauvres petites cellules de la Portioncule ou les huttes encore plus pauvres de l'Alverne...

Un jour, il reviendra de prédication. Et comme la ville d'Assise a profité de son absence pour agrandir et restaurer un peu les couvents, S. François s'attristera de ce qui lui paraît un manquement à son épouse, la pauvreté, et il essaiera de démolir de ses propres mains les édifices trop somptueux.

Sa nourriture, enfin, il la mendiera de porte en porte, comme les vrais pauvres. Même invité à la table des princes de l'Eglise, il ne voudra accepter que le pain de l'aumône, « le pain des anges, » disait-il. Il vint un jour où la table même des Frères Mineurs lui parut trop riche et où il refusa de s'y asseoir...

Je ne poursuis pas, m. f. J'aime mieux passer à un dépouillement plus difficile et qui vous étonnera davantage. Je vous le disais en commençant cet entretien : tout jeune, S. François avait manifesté un goût très vif pour les choses de l'esprit. Sans vouloir s'imposer la peine de devenir précisément un lettré, il avait tenu sa curiosité éveillée et l'avait mise au courant du mouvement intellectuel de son temps. Devenu le pauvre du Christ, il crut que tout ce savoir humain ne pouvait guère lui être d'un grand secours pour son apostolat. Il le tint même en défiance. Il savait que la science peut enfler d'orgueil l'esprit humain et qu'elle est, à tout prendre, un trésor encore, une richesse. Il lui préféra donc les inspirations de l'Esprit de Dieu. Longtemps il ne voulut pour ses frères d'autre maître que celui-là : « Nous sommes des pauvres, répétait-il, des ignorants. Nous ne devons pas apporter aux foules des paroles étudiées, mais leur annoncer seulement le grand amour de N.-S. Jésus-Christ. »

Et il fermait à Bologne la première école qui avait tenté de s'ouvrir, comme une menace pour la pauvre et apostolique simplicité de ses enfants. Mais la Providence veillait. Elle lui envoya S. Antoine de Padoue, et sous un tel maître, S. François finit par permettre des études qui n'étoufferaient pas l'esprit de prière et n'altéreraient pas l'humilité.

Enfin, m. f., François est allé plus loin encore dans son amour et son culte de la pauvreté. Il eut peur, à un certain moment, des dons mêmes de Dieu, de ceux qui pourtant devaient lui tenir davantage au cœur. Il eut peur de son œuvre acclamée par les peuples et si visiblement bénie de Dieu. Il eut peur du nombre croissant de ses disciples. On l'entendit s'écrier qu'il y avait trop de Frères Mineurs et appeler avec impatience les jours où on ne les rencontrerait plus qu'à de rares intervalles. Il eut peur surtout de sentir que ces Frères si nombreux lui appartenaient en quelque sorte et lui faisaient, avec la gloire de la paternité, comme une dernière et surnaturelle richesse. Il voulut ne plus être que l'un d'entre eux, à l'en croire, le plus pauvre et le plus petit.

Et par un exemple qui n'est pas unique d'ailleurs chez les fondateurs d'Ordres, il fallut accepter, cinq ou six ans avant sa mort, la démission qu'il offrait.

Alors François n'eut plus rien vraiment. Il était mûr pour les années solitaires de l'Alverne. L'œuvre de dépouillement était achevée et Dieu pouvait montrer, par de suprêmes bénédictions, comment lui agréait cette effrayante pauvreté.

### II. — *Riche des trésors éternels et divins*

Nous n'aurions, m. f., qu'une idée très incomplète de la vie de S. François d'Assise, si nous nous arrêtions ici. Je vous en ai montré le côté austère, l'appauvrissement voulu, ce qui en fait une vie douloureuse, expiatrice. Il nous reste à voir ensemble maintenant quelles joies suaves et quelles glorieuses richesses S. François a trouvées dans cette bienheureuse pauvreté, aimée par lui jusqu'à la folie.

Le premier effet de ce dépouillement volontaire a été pour S. François de le conduire à une union de plus en plus étroite, de plus en plus intime avec Dieu.

C'est une loi de la vie spirituelle que Dieu se communique d'autant plus qu'il trouve des cœurs vides de toute affection et débarrassés d'eux-mêmes. Il résiste aux orgueilleux, dit l'Ecriture, et il donne sa grâce aux humbles. Or être humble, qu'est-ce donc, sinon se reconnaître, se proclamer et, à l'occasion, se faire absolument pauvre ? Mais à mesure que l'âme creuse davantage en elle les abîmes de son néant, Dieu y verse tous les trésors de son être infini. Plus les eaux de la vie et de l'activité naturelles décroissent, plus aussi pénètre à flots pressés l'océan de la vie divine.

C'est ce qui est arrivé pour S. François d'Assise.

En échange de sa pauvreté, il a reçu d'abord les lumières de Dieu. Je ne veux pas parler, m. f., des

illuminations intérieures qui ont marqué sans nul doute ses longues heures de contemplation. A lui aussi, comme à l'un de ses premiers compagnons, sainte Claire aurait pu poser sa gracieuse et magnifique question : « Que savez-vous de nouveau sur Dieu ? » Et S. François lui eût révélé les horizons inexplorés que sa prière lui découvrait dans le grand mystère de Dieu. Mais ces grâces personnelles sont restées un secret entre le ciel et lui.

Je veux parler de cette lumière prophétique qui lui permettait de tracer à l'avance l'histoire de son Ordre et lui en faisait prédire avec assurance le merveilleux développement. Je veux parler de cette clarté que Dieu répandait pour lui sur l'âme et le visage des siens, afin qu'il en pût deviner les pensées les plus secrètes et secourir les plus subtiles tentations.

Aussi, remarquent ses historiens, finissait-on par le suivre en toute confiance et par lui obéir aveuglément ; chacune de ses paroles le montrait comme un homme rempli de l'Esprit de Dieu.

De plus, par une bénédiction spéciale, Dieu, qui lui communiquait ainsi ses lumières, l'avait aussi fait entrer en participation de sa toute-puissance infinie. S. François d'Assise a été, m. f., le grand thaumaturge de son pays et de son siècle. Chose étrange ! Cet homme, qui avait renoncé à tous les biens de ce monde, en disposait à son gré. Il avait voulu se faire le dernier et le plus pauvre des hommes ; et voilà qu'il apparaît aux yeux de ses contemporains comme le vrai roi de la création.

On a tout dit sur le merveilleux pouvoir qu'il a exercé sur la nature. N'a-t-il pas été nourri, comme les vieux prophètes, par les oiseaux du ciel ? N'a-t-il pas parlé en maître à toutes les créatures et fait habiter ensemble le loup et l'agneau ?

On a voulu chercher des explications à ce pouvoir extraordinaire. Le plus simple est encore de reconnaître là une grâce spéciale, obtenue par son héroïque pauvreté. Il était en effet vraiment digne de Dieu de tout rendre, et au centuple, à celui qui lui avait tout donné, oui, de tout rendre au centuple, comme Dieu le fait toujours, avec un excès infini de ses dons sur les sacrifices généreusement offerts à son amour.

Là ne devaient pas s'arrêter pourtant les communications divines à celui qui s'était fait le pauvre du Christ. Lui avoir donné ses lumières, l'avoir appelé à participer à sa toute-puissance, c'était bien. Mais il est pour Dieu une richesse à laquelle il tient plus qu'à toutes les autres. C'est avec elle qu'il a racheté le monde et qu'il nous a sauvés.

Oui, m. f., Dieu, dans son ciel de gloire, n'a pas de plus précieux trésor que sa croix, et c'est pourquoi il ne peut faire à ceux qu'il aime de don meilleur que celui de sa croix.

Sa croix, Dieu la devait donc, pour ainsi parler, à S. François d'Assise. Il la lui avait montrée bien souvent. Il l'avait fait entrer dans sa vie. Mais un jour vint où Dieu s'aperçut que sa croix était encore trop loin de son serviteur ; un jour vint où Dieu voulut la faire entrer dans ses membres et dans sa chair.

S. François d'Assise s'était retiré sur l'Alverne. Il y achevait dans la solitude une vie où avaient abondé les providentielles ressemblances avec la vie du Christ Jésus sur la terre, à ce point qu'on a pu essayer de les écrire toutes deux en même temps et de les faire concorder. Et Dieu voulut que la ressemblance allât jusqu'au bout, jusqu'à la croix, jusqu'aux divines blessures du Calvaire. C'est le grand miracle des stigmates. Il couronne les bénédictions du ciel sur la pauvreté de S. François d'Assise. C'est le dernier mot de son union avec Dieu, du moins le dernier mot qu'il nous soit donné d'entendre et que nous puissions répéter.

Mais cette extraordinaire union avec Dieu, si elle est la principale, n'est pas l'unique réponse que la pauvreté devait faire à S. François d'Assise. Elle devait assurer encore à son apostolat un caractère particulier et lui donner une fécondité spéciale.

Au moment où S. François d'Assise commençait sa vie de mendiant, on avait vu, dans les rues de la ville, un inconnu se porter plusieurs fois à sa rencontre. Il se prosternait sur son passage et il se contentait de répéter : « Le bien, la paix !... Le bien, la paix ! » Dès les premières prédications du nouvel apôtre, il disparut. C'est que son rôle était fini. Il n'était qu'un précurseur et sa mission se bornait à préparer celle du pauvre du Christ, en l'annonçant.

La paix, tel fut, en effet, le caractère particulier de la prédication de S. François d'Assise. Je n'ai pas besoin de vous rappeler combien la société de son temps en était privée. L'organisation féodale, en maintenant dans une subordination réciproque tous les détenteurs de la propriété foncière, les forçait à épouser les querelles les uns des autres ; et le mouvement d'affranchissement des communes, qui ne faisait que commencer, avait eu pour premier résulat, en Italie comme en France, de provoquer une prise d'armes presque générale.

Aussi S. François d'Assise ne cessait-il de prêcher la concorde et l'union. « Que la paix du Seigneur soit avec vous ! » c'était là sa manière ordinaire d'ouvrir et de conclure ses exhortations. Sa parole fut entendue bien des fois. Ne montrait-il pas, par son exemple, que la paix est en effet au-dessus de tous les biens ? N'avait-il pas, pour la prêcher aux foules, renoncé à ces richesses qui en étaient précisément l'obstacle principal et qui devaient rester, des années encore, le continuel ferment de toutes les guerres ?

Sa pauvreté, qui donnait ainsi un caractère particulier à son apostolat, lui assura du même coup une incomparable fécondité.

S. François d'Assise et ses compagnons furent, dès le premier jour, l'Ordre religieux populaire par excellence. Le fondateur n'avait pas voulu pour les siens d'autre nom que celui de Frères Mineurs, celui par lequel on désignait en Italie les

classes les plus déshéritées de la société. Le peuple comprit à cette délicatesse combien il serait aimé. Il alla à son tour à ces hommes qui avaient dans l'âme assez de dévouement et de surnaturelle charité pour adopter son vêtement et vouloir porter son nom. Il leur donna toute sa reconnaissance et leur fit une large place dans son cœur. Il fit plus encore. Il leur donna une large place dans sa vie, et ce fut lui qui eut l'honneur de grossir le premier les rangs des légions volontaires de l'héroïque pauvreté prêchée au monde par S. François d'Assise, le pauvre du Christ.

* *

M. f., cette popularité dont j'ai essayé de vous faire le rapide tableau, les siècles qui ont suivi l'ont continuée à S. François d'Assise. Votre attention et votre bienveillante sympathie pour mes paroles prouvent que le pauvre du Christ est toujours l'apôtre populaire par excellence.

Vous avez raison, je vous en félicite et je vous en remercie.

La France se doit à elle-même d'entourer S. François d'Assise d'une particulière vénération. Vous savez que, entre toutes les autres, le pauvre du Christ gardait ses préférences pour notre patrie. Dans ses ravissements, c'était notre langue française, si limpide et si douce, qu'il empruntait, et un de ses derniers souhaits fut de pouvoir y mourir.

La Providence n'a pas voulu nous confier son tombeau. Mais que notre culte pour lui n'en soit pas diminué et que notre vénération aille vers ses fils et vers ses disciples. Que surtout, à l'exemple de Dieu, nous entendions la prière de ses pauvres et que ceux qui se sont faits, comme lui, les esclaves volontaires du divin Maître, ne soient jamais oubliés. Ainsi soit-il.

## A L'ÉCOLE DES SAINTS

### XLV

### S. PLACIDE ET SES COMPAGNONS : LES AMITIÉS SAINTES

Mes frères,

La vie érémitique est une forme d'existence qui a le don d'attirer les âmes les plus hautes. Ceux dont l'âme est trop grande et le cœur trop pur se sentent mal à l'aise au milieu d'un monde trop souvent vulgaire lors même qu'il n'est pas pécheur. Leurs forces intellectuelles et leurs désirs d'affection se dirigent vers Dieu, qui seul peut satisfaire leurs aspirations. Est-ce à dire que tout lien familial, que toute affection terrestre est désormais bannie de leur âme ? Non, assurément, et le récit que vous allez entendre vous montrera au contraire que, loin de se cantonner dans un idéalisme qui serait alors quelque peu entaché d'égoïsme, les moines savent parfaitement se souvenir que la vraie charité comporte non seulement l'amour de Dieu, mais aussi l'amour du prochain, en vue de Dieu.

I

S. Placide, dont nous étudions ce matin l'exemple, appartenait à l'une de ces antiques familles patriciennes qui avaient longtemps constitué l'armature de l'Empire romain et qui, même au temps de la décadence, conservaient de grandes traditions et de hautes vertus, désormais surélevées par la foi au Christ. Tout jeune encore, et sans arrière-pensée, il s'était résolu au sacrifice que Jésus attendait de lui. Son père, Tertullus, l'avait présenté comme oblat dans un de ces monastères de S. Benoît qui commençaient à fleurir en Italie et qui faisaient rayonner sur l'Occident les beaux exemples dont les laures de la Thébaïde égyptienne étaient depuis longtemps les témoins.

L'enfant se trouva dans une atmosphère si heureuse, au sein de ce cloître qu'il chérissait, que quand le moment fut venu où il eût pu revendiquer, pour rentrer dans le monde, les droits de son indépendance, il résolut au contraire de rester parmi ceux qu'il se plaisait à nommer ses frères dans le Seigneur. Il renonça volontiers à la suite de jours brillants que sa situation semblait lui promettre ici-bas, et préféra à de vaines grandeurs, parsemées d'illusions et bientôt fanées, la paix céleste que l'on ne trouve que dans le silence et le recueillement. Le patriarche S. Benoît se plut d'ailleurs à développer dans l'âme de son élève toutes les idées, tous les sentiments dont il avait deviné le germe.

Sous la conduite d'un pareil maître, Placide marcha de progrès en progrès comme de victoire en victoire. Au bout de quelques années, chacun autour de lui s'était habitué à le considérer comme l'un des plus fidèles imitateurs et des meilleurs disciples de S. Benoît. L'obéissance, qui est la vertu essentielle des religieux, était pratiquée par lui d'une manière admirable. Il faisait d'ailleurs l'édification de tous par l'observance exacte de la règle ainsi que par l'exercice des plus austères vertus.

Sans doute, si on lui eût demandé son avis, il eût répondu que son rêve était de demeurer, sa vie entière, dans le monastère où il pouvait se soumettre sans réserve aux enseignements et aux directives de l'illustre fondateur. Mais celui-ci, qui se connaissait en âmes d'élite, jugea que le moment était venu de charger Placide d'une mission d'autorité et de lui confier d'autres âmes qu'il devrait, à son tour, conduire vers la perfection. Il l'envoya donc en Sicile, avec l'ordre d'y établir un nouveau couvent et d'y bâtir, près du port de Messine, une église en l'honneur de S Jean-Baptiste.

L'humble moine, quel que pût être son désir secret, s'inclina sans murmurer une parole. Il partit pour accomplir l'œuvre que lui imposait la Providence par la voix de son supérieur. Et Dieu, qui se plaît à bénir ceux qui le servent avec une bonne volonté absolue, le récompensa en comblant de grâces sa personne, son monastère, et les frères

qu'il avait rassemblés autour de lui. Le couvent de Messine compta bientôt parmi les plus florissants et les plus célèbres, à cause de l'harmonie parfaite, de la douce charité et de la ferveur ardente qui régnaient parmi ses membres.

Les choses allaient de la sorte lorsqu'un plaisir humain, mais parfaitement légitime, fut annoncé à notre Bienheureux. Depuis sa première enfance, lorsqu'il avait revêtu la sombre robe bénédictine, il n'avait plus jamais eu l'occasion de revoir aucun membre de sa famille. Ses frères Eutychus et Victorin, ainsi que sa sœur Flavie, se décidèrent enfin à entreprendre un difficile et long voyage pour reprendre avec lui un contact si longtemps interrompu. De même que S. Benoît et sainte Scolastique consacraient chaque année un jour à des épanchements fraternels, ainsi les enfants du noble Tertullus tenaient à se retrouver pour évoquer ensemble les souvenirs des beaux jours d'antan. Ils ne comptaient probablement pas faire un long séjour en Sicile. Après quelques semaines d'intimité douce, ils reviendraient à Rome, où les appelaient leurs occupations et le soin de leurs intérêts.

Mais la Providence en avait disposé autrement. On devine avec quel empressement ils furent accueillis par leur frère. Nul d'entre eux, d'ailleurs, ne soupçonnait le danger qui planait sur eux tous. A cette époque troublée, l'Italie n'était pas plus sûre que le reste de l'Europe. De partout surgissaient des bandes de brigands qui rançonnaient ou massacraient les voyageurs, pillaient les villages et les abbayes. Mais la menace était si constante qu'on finissait par ne plus lui prêter qu'une attention médiocre.

Placide et ses frères coulaient donc des heures paisibles, sans se soucier des lendemains qui pouvaient être périlleux. Or il advint qu'à l'improviste un pirate, nommé Manuche, apparut avec sa horde et mit le siège devant le monastère. La résistance ne pouvait être longue. Bientôt l'assaut fut donné et le couvent envahi. En plus des parents de notre saint, il contenait le diacre Firmat, Faustus, Donat et une trentaine de moines.

Contrairement à ce qui arrivait en maintes rencontres, on n'égorgea pas immédiatement les captifs. Il avait pris fantaisie au chef des pirates de les contraindre à apostasier et on leur promettait la vie sauve, peut-être même la liberté, s'ils voulaient renier la foi du Christ. Vous devinez quelle fut leur réponse. Il ne se trouva parmi eux aucun lâche. Les barbares eurent beau multiplier les plus séduisantes promesses, proférer les menaces les plus terrifiantes, le sentiment du devoir raffermit tous ces cœurs fidèles. Rien ne put les ébranler.

A bout de patience, les pirates se laissèrent aller à leur fureur. Nul n'échappa aux glaives qui couchèrent sur les parvis du sanctuaire près de quarante cadavres. Ainsi Placide, sa famille et ses moines, unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie, quittèrent cette terre pour aller cueillir dans le ciel les palmes des glorieux martyrs. Ceci se passait en l'an 539.

## II

Le bon Dieu, dès l'origine du monde, avait déclaré qu' « il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. » Livrés, en effet, à l'unique ressource de notre faiblesse individuelle, nous serions incapables de subvenir aux besoins de notre vie matérielle et notre âme dépérirait dans les souffrances d'un redoutable isolement. Nous avons été créés pour vivre en société, et c'est le Seigneur lui-même qui a daigné organiser la société fondamentale et primordiale, celle qui sert de base à toutes les autres et que l'on appelle la famille.

Etablie sur le double principe de l'autorité et de l'amour, la famille nous offre un secours dans nos besoins, en même temps qu'un réconfort dans nos détresses et une participation joyeuse à nos bonheurs. Il en résulte que les amitiés les meilleures et les plus durables sont celles qui nous rapprochent de nos parents.

Je dois bien reconnaître que, dans la pratique, les choses ne vont pas toujours aussi facilement qu'en théorie. Il se rencontre des foyers où la concorde ne règne pas, soit à cause de l'opposition des caractères, soit à cause de la dissidence des intérêts, soit pour bien d'autres motifs plus ou moins obscurs. Mais c'est précisément alors qu'il faut se souvenir que l'amitié ne va pas sans quelques sacrifices et que l'on doit, par de mutuelles concessions, maintenir ou rétablir la paix, afin que soit observée, dans toute maison vraiment chrétienne, la loi de Dieu.

Une autre amitié, plus surnaturelle encore et particulièrement agréable aux regards du Très-Haut, est celle qui rassemble cette élite sainte des âmes religieuses qui ont renoncé aux liens du sang et de la chair, pour former, à l'ombre des tabernacles, une nouvelle famille, toute mystique celle-là. De ce qu'un jeune homme ou une jeune fille ont renoncé aux avantages de leur naissance, au plaisir de demeurer avec leurs proches, il ne doit pas résulter qu'ils sont tenus de vivre abandonnés de tous comme les lépreux du Moyen Age. En échange des affections terrestres auxquelles ils ont renoncé, Jésus leur ménage d'autres tendresses plus spirituelles, émanant d'âmes sanctifiées comme la leur et qui leur ressemblent.

La charité la plus suave, l'intimité la plus douce, les prévenances les plus délicates, le dévouement mutuel : c'est principalement dans les cloîtres qu'on rencontre ces merveilles-là. Mais nous ne voulons nullement prétendre que l'amitié soit un privilège supérieur, réservé à quelques privilégiés du Très-Haut. Elle est au contraire la joie et la consolation que la Providence offre largement à l'humanité tout entière. Pourquoi faut-il ajouter que, trop souvent, les hommes comprennent mal ce don de Dieu, le détournent de sa destination réelle et en abusent au point de le profaner en le flétrissant !

Expliquons-nous. L'amitié est un véritable pacte qui, comme la généralité des contrats, comporte des engagements réciproques, des droits et des devoirs mutuels, et qui, sous peine d'être viciée dans son essence, ne doit, ainsi du reste que toutes les autres associations, contenir aucune clause contraire à ce que notre Code civil appelle si adéquatement « l'ordre public ou les bonnes mœurs ». Il semble inutile de démontrer plus longuement ce principe, si évident par lui-même. Or l'expérience des choses et des hommes ne nous apprend-elle pas que, trop souvent, des hommes nouent des relations, même cordiales, pour atteindre ensemble un but difficilement avouable ?

Sans même parler des anciennes compagnies de brigands, au sein desquelles régnait souvent une camaraderie réelle, que de gens s'entendent pour duper ou exploiter leur prochain ! Ceci n'est plus de l'affection : c'est de la complicité. Ne faut-il pas blâmer aussi ces attachements sensuels, fruits de passions voluptueuses, qui exposent sans cesse à des violations de la loi morale ?

Mais l'abus que l'on peut faire d'un bien n'empêche pas que ce bien puisse subsister en lui-même. Si nous sommes tenus de nous mettre en garde contre certaines déviations possibles, cela ne doit pas nous détourner de nous abandonner aux douceurs de l'amitié véritable ; et le meilleur moyen d'éviter toute erreur sera de nous souvenir des conditions de la bonne et sainte amitié.

Celle-ci se caractérise par le rapprochement entre plusieurs êtres qui tendent à penser de même façon, à agir d'une manière identique, à mettre à l'unisson leurs sentiments et leurs actes. D'où résulte une intimité qui égalise ces âmes. « Amicitia pares aut invenit aut facit, » disait à bon droit la sagesse antique. Mais il importe que ce nivellement s'établisse par en haut, que dans la société ainsi constituée ce ne soient pas les meilleurs qui se dégradent pour se mettre à la portée des moins bons, mais que ce soient ces derniers, au contraire, qui tendent à s'élever au-dessus d'eux-mêmes, afin d'égaler ceux qui constituent leurs modèles.

Les avantages d'une telle union sont nombreux. Ce pacte, quoique souvent tacite et lentement formé au gré des circonstances, exclut tout orgueil, toute ambition, tout égoïsme, toute jalousie, et, par-dessus tout, toute hypocrisie. Une amitié qui ne serait pas généreuse et loyale deviendrait une trahison. Il se produit donc une purification, un ennoblissement des âmes qui s'édifient et s'affinent les unes par les autres au cours de leurs contacts mutuels. Mais l'essentiel est que ce perfectionnement ne se borne pas aux qualités simplement naturelles. L'amitié chrétienne doit tendre à la sanctification. C'est à ce signe qu'on reconnaîtra qu'elle est vraiment excellente et pure de tout alliage.

Fondée sur la foi et sur la piété, elle deviendra assez sage et assez prudente pour ne s'établir qu'entre personnes de mêmes tendances et — en principe du moins — de situation sociale analogue, car rien n'est plus périlleux que ce que l'on nomme les « liaisons disproportionnées. » Elle obtiendra du ciel la grâce de ne pas varier au gré du premier caprice qui passe, de la première contrariété qui l'effleure, car la constance et la fidélité sont la pierre de touche de l'amour. En un mot, elle s'appliquera à ressembler, dans toute la mesure du possible, à la générosité qui poussa Jésus à s'immoler pour ses créatures ; car il ne faut jamais perdre de vue que nos amitiés humaines ne deviendront bienfaisantes que si elles se rattachent étroitement à la charité suprême de Celui qui voulut se faire notre frère et notre éternel Ami.

---

## LES FÊTES DE L'ÉGLISE

### LXXXIX

#### LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE

Le Rosaire, c'est la fête des roses. Nos prières en ce jour montent vers le ciel comme des roses gracieuses et parfumées que nous offrons à la Sainte Vierge. Elles y montent comme un immense nuage rose et transparent, à travers lequel nous contemplons le doux visage de Marie qui nous sourit.

Le Rosaire, c'est une prière, c'est un enseignement, c'est une arme invincible contre l'erreur.

#### I

C'est une prière simple, variée, à la portée de tous. C'est vraiment la prière du peuple.

Quoi de plus simple, en effet, que la récitation de l'*Ave Maria* ? C'est une prière qui se grave dans la mémoire, qui embaume les lèvres, qui dilate le cœur. Quelle jouissance plus suave que de redire les louanges de Marie, que nous aimons comme une mère et qui nous répond, comme une mère à son enfant, par une pluie de douceurs et de grâces ?

Le Rosaire se compose de cent cinquante *Ave Maria*, partagés en quinze dizaines. Ces quinze dizaines forment trois séries, qui répondent aux mystères joyeux, douloureux et glorieux qui apparaissent comme la riche trame de la vie de la Sainte Vierge. Au commencement de chaque dizaine vous récitez le *Pater*, la prière divine, composée par Jésus-Christ lui-même. La dizaine se termine par le *Gloria Patri*, qui redit la gloire de la Sainte Trinité, du Père qui nous a créés, du Fils qui nous a rachetés par ses souffrances et par son sang, du Saint-Esprit qui nous a sanctifiés par le baptême et qui habite en nous par sa grâce, qui se plaît à y demeurer tant que notre âme est unie à lui et veut rester pure.

On a appelé le Rosaire le Psautier de Marie, parce qu'il renferme cent cinquante *Ave Maria*, comme le Psautier de David renferme cent cinquante Psaumes. Dans son office public, l'Eglise chante ou récite les psaumes de David, qui sont une prière

incomparable. Ce sont aussi des poèmes. Les psaumes sont en effet des poésies qui ont été composées par des écrivains sacrés, surtout par David ; mais toutes les poésies ne prient pas, on en rencontre même qui blasphèment. Les plus belles sont celles qui se rapprochent le plus de la prière, parce qu'elles s'élèvent plus près du ciel et de Dieu. Les Psaumes sont les seules poésies qui prient bien, car ils s'adressent à Dieu, ils parlent de Dieu, ils exposent nos misères à Dieu, enfin ils sont inspirés, c'est-à-dire qu'ils ont été suggérés, composés, dictés par Dieu qui se loue ainsi lui-même ; ils sont comme le souffle de Dieu. Personne ne connaît sa créature comme Dieu. C'est lui qui a fait notre âme, disposé les lumières qui éclairent notre esprit, les fibres qui vibrent dans notre cœur comme les cordes d'une harpe. Comme il nous connaît, il a su nous peindre, exposer nos sentiments de foi, de joie, de tristesse et de repentir. Quand nous lisons, quand nous méditons les psaumes, nous nous y retrouvons tout entiers, tels que nous sommes, avec nos fautes, nos faiblesses, nos craintes, nos terreurs de conscience, nos sincères regrets, notre amour profond et nos espérances. Ces psaumes que nous redisons, c'est Dieu qui les a faits pour nous, nous les avons vécus, nous nous les assimilons, nous prions en les récitant, nons crions notre contrition vers Dieu, chacun des versets est rempli des larmes des générations humaines.

De même, quand nous prononçons l'*Ave Maria,* nous prions Marie de tout notre cœur, nous la félicitons, nous rappelons sa grandeur incomparable de Mère de Dieu et de Vierge sans tache, nous nous souvenons aussi de nos péchés et nous nous reposons sur elle du soin de prier pour nous maintenant, c'est-à-dire toujours, et surtout à l'heure de notre mort.

Y a-t-il rien de plus simple que ce petit Psautier qui renferme ainsi tout le grand, rien qui soit plus touchant, qui nous aille mieux au cœur, et qui nous réconforte davantage ? Est-il aussi rien de plus varié, car il renferme toute la gamme de nos sentiments, de nos affections, de nos chutes et de nos relèvements ?

Ne dites pas qu'on recommence toujours la même chose, puisqu'à chaque dizaine c'est une méditation nouvelle ; les sentiments, les pensées de la Sainte Vierge deviennent les nôtres et forment une série inépuisable d'idées, de considérations, de cris d'amour, de douleur et de confiance. Il n'est pas besoin de faire d'efforts pour regarder la Sainte Vierge et lui adresser le salut du cœur et de la piété, pas besoin de réfléchir beaucoup, pas besoin d'être savant : l'*Ave Maria,* le Rosaire renferme toute la mystique, toute la science, tout l'amour, c'est la prière de tous.

Prière parfaite, puisqu'elle se compose des plus augustes prières, prière du corps, puisque les lèvres prononcent les paroles ; prière de l'âme, puisqu'à chaque dizaine elle médite un mystère pendant que la bouche prie.

## II

Le Rosaire est un enseignement.

Il débute par la récitation du *Credo* des Apôtres, c'est-à-dire par l'exposé magistral de la doctrine de l'Eglise. Chaque article nous rappelle une vérité importante, chaque mot un souvenir de l'Evangile ou de l'histoire de l'Eglise. C'est le développement de la doctrine de la Sainte Trinité, le dogme fondamental ; il retrace le rôle des trois personnes divines, Dieu créateur, rédempteur et sanctificateur ; il nous montre enfin la récompense sublime de notre foi : la vie éternelle.

Dieu n'est pas seulement Créateur : il est Père. Les hommes l'ignoraient ou l'avaient oublié. Jésus le leur a rappelé dans la belle prière du *Pater.* Nous nous adressons d'abord à la majesté de Dieu, dont le nom est trois fois saint, de Dieu Roi du ciel et de la terre, dont nous devons accomplir l'adorable volonté ; puis à sa puissance et à sa bonté infinies. Il peut nous donner le pain, puisque c'est lui qui fait pousser le blé, il peut nous pardonner et par sa grâce nous faire triompher des tentations, car il est miséricordieux, et il nous aime. Enfin il peut nous délivrer du mal, des revers, des maladies, du péché, et surtout du mal irréparable : l'enfer, la mort éternelle. Or Jésus nous déclare que notre prière est toujours exaucée, si nous la faisons en son nom. C'est donc au nom de Jésus que nous devons dire : « Je crois » et « Notre Père qui êtes aux cieux. » Le Père ferait-il mentir son Fils ?

Après avoir récité le *Credo,* qui est l'abrégé de la foi, et le *Pater,* qui est l'abrégé de l'Evangile, vous passez aux mystères du Rosaire : l'Annonciation, la Visitation, la naissance de Jésus-Christ. Chacun de ces mystères est un trésor de doctrine, rappelle des vertus d'une infinie douceur et c'est ici qu'éclate la beauté du Rosaire. Vous arrivez par exemple au mystère de la Visitation. Votre bouche redit les paroles de l'Ange : « Je vous salue, pleine de grâce ». Vous honorez, vous admirez la grandeur de Marie qui est toute gracieuse et toute belle, vous pensez qne pour redire ces paroles, qui ont été prononcées pour la première fois par l'ange Gabriel, il vous faut aussi un cœur plein d'amour et de respect, des lèvres angéliques, et vous vous efforcerez de mettre quelque chose de plus céleste dans votre prière.

Puis vous redites les paroles de sainte Elisabeth dans le même esprit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Vos lèvres continuent à parler, mais votre âme voit Marie, qui entre chez sa cousine ; elle les écoute, elle s'applique à leur ressembler par l'humilité, la foi, la charité ; elle entend Marie qui chante le *Magnificat,* et, pénétrée de sa faiblesse, elle ajoute : « Priez pour nous, pauvres pécheurs ». Je vous le demande, y a-t-il sur cette terre prière plus heureuse, plus suave, plus féconde en espérance et en piété ? Eh bien ! voilà le Rosaire. Et vous continuez ainsi pendant que passent dans votre esprit et dans votre cœur

les trois divines séries des mystères. Et remarquez bien ces mystères : ils semblent ne parler que de Marie, mais ils sont remplis de Jésus, car tous se rattachent à sa personne et peut-on penser à la Mère sans penser au Fils ?

Si le *Credo* est l'abrégé de la foi, le *Pater* l'abrégé de l'Evangile, le Rosaire est l'abrégé du catéchisme. Vous y retrouvez la vie de la Sainte Vierge, la vie de Jésus-Christ, la mort du Sauveur, l'Assomption, Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, toutes les grandes vérités présentées par l'esprit, par l'imagination, sous la forme la plus captivante. L'intelligence comprend ; l'âme se nourrit de cette doctrine admirable qui est reproduite aussi dans de brillants tableaux, que l'imagination pare des plus vives et des plus heureuses couleurs.

On demeure stupéfait que l'Eglise ait pu faire entrer dans une formule de prière si simple, si facile à retenir, la science de Dieu avec ses profondeurs inaccessibles, ces vérités merveilleuses qui sont l'objet ravissant des méditations des plus grands esprits, et qui sont comprises également par les enfants, par les ignorants sans culture humaine, si bien qu'on s'est demandé si le Rosaire n'était pas une œuvre divine ; car les hommes étaient impuissants à la produire avec cette simplicité, cette clarté, cette élévation où les savants et les humbles trouvent des aperçus lumineux et des jouissances de foi égales.

### III

Le Rosaire est une arme invincible contre l'erreur, et elle fut employée la première fois avec éclat par S. Dominique.

Est-ce lui qui a inventé cette prière ? La Salutation angélique est redite de temps immémorial par les fidèles, mais « son usage, dit Lacordaire, n'avait rien de réglé et de solennel. Chacun suivait pour elle l'élan privé de son amour. » Mais c'est lui qui lui donne sa forme actuelle, « en distribuant les salutations orales en plusieurs séries, à chacune desquelles il attache la pensée d'un des mystères de notre Rédemption, qui furent tour à tour pour la Bienheureuse Vierge Marie un sujet de joie, de douleur et de triomphe [1]. » C'est lorsque l'hérésie des Albigeois, impie, matérialiste et antisociale, exerçait ses ravages dans le midi de la France, « qu'il imagina, dit S. Pie V, comme on le croit pieusement, par l'inspiration de l'Esprit-Saint, cette formule de prière, à la portée de tout le monde, extrêmement pieuse, le Rosaire, nommé aussi le Psautier de Marie, et qu'il le propagea dans toute l'étendue de l'Eglise romaine [2]. »

Les Annales manuscrites de Notre-Dame de Prouille racontent qu'à la suite d'une prédication à Fangeaux, le saint fut l'objet d'une tentative d'assassinat. Il vint alors à la porte de l'église de Prouille et se plaignit à la Sainte Vierge du peu de succès de son ministère. Marie lui apparut et lui dit : « Vous vous arrêtez trop à discuter avec les hérétiques, comme si vous vouliez les faire changer par vos propres efforts. Pour gagner les âmes, exposez-leur les principaux mystères de la foi, et arrêtez-vous de temps en temps, pour faire quelques prières avec vos auditeurs. Car la vérité catholique est comme le soleil dans la nature ; quand il brille il répand la lumière et la fécondité. » Telle fut la première inspiration du Saint Rosaire révélé à S. Dominique. Il remonta à Fangeaux, prêcha suivant cette méthode, et le succès répondit à ses efforts.

Bientôt Simon de Montfort remporta la victoire de Muret, qui fut un vrai miracle, et peu à peu, grâce au Rosaire, l'hérésie se dissipa. Cette arme n'a rien perdu de sa puissance. L'ignorance continue aussi à sévir, il faut la combattre avec le Saint Rosaire. Par la méditation intime des mystères, il chasse l'ignorance et attire sur les âmes, les sociétés, les patries, des grâces salutaires.

La Sainte Vierge intervient toujours dans les grands périls de l'Eglise si nous l'appelons à notre secours. Le 7 octobre 1571, au temps de S. Pie V, se jouaient sur les flots de Lépante les destinées de l'Eglise et de l'Europe. C'était le premier dimanche du mois, dit le pape Grégoire XIII, et dans le monde entier se faisait la procession accoutumée. « Que les prières faites alors aient beaucoup contribué à la victoire, grâce à la médiation de la Sainte Vierge, la piété nous fait un devoir de le croire. » C'est pourquoi il constitue la fête propre de Sainte Marie de la Victoire qui devint Sainte Marie du Rosaire, le premier dimanche d'octobre.

Les Turcs revinrent à la charge un siècle et demi plus tard, en 1716, et ils subirent une défaite décisive que leur infligea le prince Eugène de Savoie, à Peterwardein, en Hongrie. C'était en la fête de Notre-Dame des Neiges, les membres de la confrérie du Rosaire avaient fait encore leur procession solennelle pour conjurer les fléaux dont les entreprises musulmanes menaçaient la chrétienté. La fête du Saint Rosaire fut alors étendue à toute l'Eglise.

Nul ne saurait méconnaître que l'Eglise catholique ne coure aujourd'hui les plus grands périls, et avec elle toute l'Europe, toute l'Asie même. Nous avons à craindre de redoutables conflits que font surgir déjà l'impiété, l'ambition, l'anarchie, le désordre organisé en Russie, et qui gagne comme la peste. Les gouvernements sont impuissants à les arrêter. Il nous reste l'arme du Rosaire. Elle est seule invincible contre l'erreur, dont la fureur se traduit par des faits effrayants. Employons-la avec confiance, foi et ferveur ; elle nous ramènera la paix tant désirée.

---

## XC

### L'OFFICE DU SAINT ROSAIRE

C'est un beau poème liturgique, des lis à mains pleines, des gerbes de fleurs, une pluie de roses.

[1] *Vie de S. Dominique*, chap. VI.
[2] Bulle *Consueverunt*.

I

Savourons ces répons de Matines, tirés de l'office des Dominicains :

« Je l'ai vue qui descendait, revêtue de beauté, sur le bord des eaux, enveloppée du plus doux parfum. Les fleurs des roses et les lis des vallées l'environnaient avec la fraîcheur des jours de printemps. »

« Quelle est-elle, celle qui s'avance, splendide comme le soleil et belle comme Jérusalem ? »

« Les filles de Sion l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse, et les reines l'ont célébrée. »

« Les fleurs des roses et les lis des vallées l'environnaient avec la fraîcheur des jours de printemps. »

« J'ai porté des fruits comme la vigne et mes fleurs sont aussi des fruits d'honneur. »

« Je suis la mère du bel amour et de la sainte crainte, de la science et de la sainte espérance. »

« Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, l'hiver est passé, la pluie s'est éloignée et a cessé. Les fleurs ont apparu sur notre terre. »

« Le Seigneur nous montrera sa bonté et notre terre donnera son fruit. »

Pour chanter la Sainte Vierge, l'Eglise a emprunté la plus gracieuse poésie des Livres saints. Elle est ainsi louée par Dieu lui-même, qui seul pouvait trouver des accents dignes d'elle.

Nous connaissons une partie des chants de la messe du Rosaire. C'est l'Introït, pris non plus dans l'hymne de Sedulius *Salve, sancta Parens,* mais emprunté aux messes les plus solennelles, celles de l'Assomption et de la Toussaint : « *Gaudeamus omnes in Domino.* Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en célébrant cette fête en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, cette solennité dont les anges se réjouissent, louant à l'envi le Fils de Dieu. »

Puis la Collecte, avec sa richesse de doctrine : « O Dieu, dont le Fils unique nous a par sa vie, sa mort et sa résurrection mérité les récompenses éternelles, nous honorons ces mystères par le très saint Rosaire de la Sainte Vierge Marie. Faites que nous imitions ce qu'ils renferment et que nous obtenions ce qu'ils promettent. »

Ces mystères de la vie de la Sainte Vierge, l'Epître nous les montre avant tous les temps : *Dominus possedit me in initio,* Marie vivant dans la pensée éternelle de Dieu qu'elle réjouissait, qu'elle consolait. Dans le temps elle se plaît avec les hommes, elle les aime, elle veut les sauver par ses secours maternels, mais elle veut qu'ils la servent filialement : « Maintenant donc, ô mes enfants, écoutez-moi. Bienheureux ceux qui gardent mes voies, qui veillent tous les jours à la porte de ma maison. » (Prov., VIII). Nous veillons à sa porte lorsque nous récitons le chapelet, en évoquant sa figure virginale et maternelle, en méditant sa vie, en contemplant ses traits si doux.

Après avoir exalté sa vérité, sa douceur, sa justice, le Graduel exprime aussitôt la joie que nous cause cette fête : « C'est la solennité de la glorieuse Vierge Marie, de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de l'illustre famille de David. »

Méditons ensuite l'Evangile du message de l'ange Gabriel. C'est en ce jour-là que fut composée la première partie de l'*Ave Maria,* commencée par l'ange, continuée par sainte Elisabeth. Ce n'est qu'au XVI^e^ siècle que la seconde partie fut universellement récitée et approuvée par l'Eglise ; prière, non plus de l'ange qui contemple Marie pleine de grâce, mais de l'homme qui l'implore pour ses péchés.

« En moi réside toute grâce de conduite et de vérité, ajoute l'Offertoire, toute espérance de vie et de vertu. J'ai donné des fleurs comme le rosier planté au bord des eaux. »

« La grâce de la conduite. » Toute créature est faible, mais surtout la créature humaine, blessée par le péché originel. Elle est portée au mal, entraînée par la séduction de l'erreur, de la vanité. Nous avons besoin d'être conduits comme par la main à travers tant d'écueils, tant de dangers, sur la route remplie d'ennemis de notre âme. Laissons-nous conduire par Marie. Etre dirigé par elle, quelle grâce ! Mais pour l'obtenir, demandons-la par une prière fervente, surtout dans cette fête où nous serons plus sûrement exaucés, car les grâces tombent du ciel comme une pluie de roses.

« La grâce de la vérité. » Nous n'apprécions pas notre bonheur d'être nés, d'avoir été instruits et de vivre dans l'Eglise catholique. Nous possédons la vérité, notre âme est sans inquiétude. Nous savons que nous venons de Dieu et que nous retournons à Dieu, aucun doute n'effleure notre esprit, et comment notre cœur serait-il alarmé, puisque Marie nous prend par la main durant notre périlleux voyage ? « Elle est l'espérance de vie et de vertu, » espérance certaine si notre volonté répond à ses vœux : *in me omnis spes vitæ et virtutis.*

L'Eglise nourrit l'heureux espoir que nous suivrons Marie dans le chemin de la conduite et de la vérité. C'est pourquoi elle entonne ce chant de triomphe de la Communion : « Fleurissez, portez des fleurs comme le lis, exhalez de doux parfums, couvrez-vous d'un feuillage de grâces, chantez des cantiques de louange et bénissez le Seigneur dans ses œuvres. »

Ces fleurs de conduite et de vertu porteront des fruits éternels.

II

Suivant l'ordinaire, l'Eglise consacre trois hymnes à cette fête, une à Matines, une seconde à Laudes, une troisième à Vêpres. Elle en a même composé une quatrième pour les premières Vêpres, car elle n'a rien voulu négliger du cycle des quinze mystères du Rosaire.

Aux premières Vêpres elle raconte et chante les mystères joyeux. Le messager céleste « salue Marie pleine de grâce, » elle visite la « mère de Jean, » lequel tressaille de joie dans le sein de sa mère et « annonce ainsi le Christ. » Le Verbe s'est fait chair et naît à Bethléem. L'enfant est racheté au

Temple avec le prix des pauvres. Enfin Jésus est perdu pendant trois jours : « Celui qu'elle pleurait, son Fils, bientôt sa mère joyeuse le retrouve expliquant à de doctes esprits des choses qu'ils ne savaient pas. »

L'hymne de Matines redit les mystères douloureux ; l'hymne de Laudes, les mystères glorieux ; enfin l'hymne des deuxièmes Vêpres, que nous traduisons, les résume tous en une suite d'*Ave* poétiques et fervents.

Les premières antiennes célèbrent la beauté de la Sainte Vierge : « Quelle est celle-ci, belle comme la colombe? Elle est semblable au rosier planté sur le bord des eaux. — C'est la Vierge puissante, pareille à la tour de David. Mille boucliers y sont suspendus, toute l'armure des forts. — Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Après l'ange, c'est l'Eglise qui la montre bénie de Dieu : « Le Seigneur vous a bénie dans sa puissance, par vous il a anéanti nos ennemis. — Les filles de Sion l'ont vue, belle comme un rosier couvert de fleurs, et ils l'ont proclamée bienheureuse. »

Puis l'hymne *Te gestientem gaudiis:* « O Vierge Mère, nous vous chantons dans les élans de vos joies, dans les blessures de vos douleurs, dans les splendeurs de votre gloire éternelle. — Je vous salue, débordante d'allégresse, Mère bienheureuse, qui concevez, qui visitez Elisabeth, qui mettez au monde votre Fils, qui l'offrez au Temple et qui le retrouvez. — Je vous salue, ô Reine des Martyrs, endurant dans votre cœur l'agonie, la flagellation, les épines, la croix de votre Fils. — Je vous salue, Reine resplendissante de gloire, dans les triomphes de votre Fils, dans les langues de feu du Paraclet, dans l'honneur et l'éclat de votre royaume. — Venez, peuples, sur ces mystères cueillez des roses, tressez des couronnes à l'auguste Mère du bel amour. »

Dans cette hymne de l'office du Rosaire, l'auteur a su unir à une admirable sobriété la chaleur, l'enthousiasme et une ardente piété.

« Bienheureuse Mère et Vierge sans tache, conclut l'antienne de *Magnificat,* Reine glorieuse du monde, qu'ils sentent la douceur et la puissance de votre secours, tous ceux qui célèbrent la solennité de votre très saint Rosaire. »

Cette belle fête, qui est fixée au 7 octobre, continue d'être célébrée presque partout, comme autrefois, le premier dimanche du mois d'octobre.

Le pape Léon XIII a ajouté aux litanies de la Sainte Vierge cette invocation : « Reine du très saint Rosaire, priez pour nous. » Il avait une grande dévotion pour le Rosaire de Marie ; il y puisa la fermeté et les lumières dont il eut besoin, parmi les tourmentes de l'Eglise, et il adressa au monde catholique plusieurs Encycliques d'une doctrine très élevée, qui forment comme une petite Somme du Rosaire.

## AUX ENFANTS DE MARIE

### CVI

### L'ENFANCE SPIRITUELLE

Dans quelques jours, nous célébrerons la fête d'une sainte qui mourut à un âge à peine supérieur au vôtre : je veux parler, vous l'avez déjà deviné, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Je n'ai pas à vous recommander sa dévotion : vous aimez en effet à la prier et vous ornez avec zèle sa statue qui trône en bonne place dans notre église. Ce à quoi je vous exhorterai plutôt, c'est à l'imiter, car elle est un modèle tout à fait à votre portée, et parmi les vertus qu'elle peut vous enseigner, je retiendrai surtout celle qui a le plus attiré l'attention de l'Eglise, celle qui forme comme la caractéristique de notre sainte : l'enfance spirituelle.

#### I

On appelle de ce nom la disposition d'âme qui nous fait adopter à l'égard de Dieu les sentiments d'un enfant envers son père. Ne croyons pas que l'imagination y ait la part prépondérante : l'enfance spirituelle est chose difficile et on ne l'acquiert que par des efforts constants. Elle inclut en effet bien des vertus.

Et d'abord, envisagée par rapport à Dieu, elle est faite d'humilité, de docilité et de confiance.

L'humilité : l'enfant se sait petit, débile, incapable de subvenir à ses propres besoins. Ainsi en est-il de nous tous dans l'ordre spirituel : même parvenus à l'âge adulte, même fort avancés dans les voies de la perfection chrétienne, nous restons toujours aussi radicalement impuissants à accomplir le moindre acte surnaturellement bon par nos propres moyens, sans l'assistance de la grâce : « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » a dit Notre-Seigneur. L'enfance spirituelle nous fait reconnaître cette impuissance; non seulement elle se range sur ce point aux enseignements de la foi, non seulement elle nous ouvre les yeux sur le fond de corruption qui est inséparable de notre nature, mais encore elle nous fait accepter cette condition d'infériorité et bannit de notre esprit toute vaine estime de nous-mêmes. Elle nous rend semblables à S. Paul qui ne voulait se glorifier que de sa faiblesse : « Libenter in infirmitabus gloriabor... »

L'humilité a pour corollaire naturel la docilité aux ordres de Dieu. Créatures, nous sommes entièrement sous la dépendance de notre Créateur ; sujets, nous devons l'obéissance au Roi du ciel et de la terre ; ignorants comme nous le sommes de ce qui nous convient et prompts à nous laisser fasciner par le mal, nous avons besoin, pour être assurés de la rectitude de notre volonté, de la soumettre aux ordres de Celui qui est infiniment sage et qui veut notre bien plus que nous ne le voulons nous-mêmes. Celui qui est convaincu de ces principes n'éprouve aucune difficulté à se plier au bon plaisir de Dieu, de quelque manière que ce

dernier se manifeste, par les lois générales ou par les événements. Toujours il est content de son sort, il accepte la pauvreté comme la richesse, l'adversité comme la prospérité, le mépris de la part des créatures comme l'honneur. A l'exemple du saint homme Job il répète : « Le Seigneur me l'avait donné, il me l'a retiré ; il est arrivé ce qu'il a voulu, que son nom soit béni. »

Ainsi agit l'enfant : lorsqu'il est encore trop faible pour marcher seul, il est entièrement entre les mains de ses parents ou de sa nourrice. Là où on le place il reste ; là où on le porte il va ; il n'a pas de volonté propre. Plus tard, il obéit aux ordres qu'on lui donne ; il ne discute pas, il ne cherche pas les raisons qu'on a de lui commander telle chose plutôt que telle autre ; il trouve tout naturel d'avoir des supérieurs et de suivre leurs injonctions. Ce n'est que plus tard, quand avec ses forces physiques se développeront ses facultés mentales, qu'il sentira s'éveiller en lui des velléités d'indépendance. Vis-à-vis de la volonté divine, restons toujours des enfants.

La confiance en Dieu, voilà une troisième vertu qui est la résultante de l'enfance spirituelle. Dès lors que nous appelons Dieu « notre Père, » que nous voyons en lui le meilleur des pères, comment craindrions-nous de nous abandonner à lui ? « Quand vos enfants vous demandent du pain, disait Notre-Seigneur, allez-vous leur donner une pierre, et quand ils vous demandent un œuf, allez-vous leur donner un scorpion ? A plus forte raison votre Père céleste est-il disposé à vous faire du bien. » (Luc, XI, 10-12). Dieu est infiniment bon, il est infiniment puissant ; il nous a créés pour nous combler éternellement d'un bonheur qui surpasse toute expression et son plus cher désir est de nous aider à tendre vers ce but. Pourquoi hésiterions-nous à nous engager sur la voie qu'il ouvre devant nos pas ? La vraie sagesse ne nous commande-t-elle pas de nous confier aveuglément à sa direction ?

La route, je le sais, est parfois pénible et rebutante pour notre nature. Nous pouvons nous trouver aux prises avec de cruelles épreuves ; nos désirs légitimes peuvent être contrecarrés par les circonstances ou les hommes et il arrive que Dieu semble demeurer sourd à nos prières. Ne perdons pas courage, car les desseins de Dieu sont différents des nôtres, à la mesure où son intelligence surpasse la nôtre. A la tempête il fera, quand il le jugera bon, succéder le calme et, en dernière analyse, tout ce qui nous sera arrivé de fâcheux se trouvera avoir servi à notre propre avantage : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

## II

Les vertus dont je viens de parler ne sont pas les seules que l'enfance spirituelle nous fasse pratiquer : il en est encore d'autres, qui s'appliquent à nous-mêmes ou ont pour objet les créatures. Examinons quelques-unes d'entre elles.

En premier lieu nous citerons celle qui est naturelle aux enfants : la pureté. Ces petits êtres ne connaissent pas le mal ; leur raison, en s'éveillant, ne se trouve pas encore aux prises avec les tentations de la chair ; leur regard ne reflète qu'innocence et candeur.

Cet heureux état, hélas ! prend bientôt fin. De bonne heure commence cette lutte qui a humilié et fait gémir même les plus grands saints. Elle n'est, toutefois, pas un mal en elle-même ; la faute ne commence qu'au moment où nous cédons librement aux attraits séducteurs par pensées, désirs ou actes extérieurs. Tant que notre volonté résiste, si violents que soient les assauts, non seulement nous ne péchons pas, mais encore nous nous couvrons de mérites aux yeux de Dieu, que notre constance dans le danger glorifie bien plus qu'une persévérance sans risques. Il va sans dire que nous ne devons pas nous exposer témérairement au péril, car nous ne saurions jamais trop nous défier de notre faiblesse et il faut nous souvenir que celui qui aime le danger y périra.

Ceci étant bien entendu, il reste que notre idéal doit être de devenir par nos efforts ce que les enfants sont par nature ; il doit être de restaurer en nous cet heureux équilibre qui existait entre les facultés de nos premiers parents avant la chute originelle, et où la raison dominait si bien les sens que ceux-ci ne pouvaient esquisser la moindre révolte. Ce n'est là, je me hâte de le dire, qu'un idéal ; nous pourrons bien essayer de nous en rapprocher, mais sans espérer l'atteindre, car bien peu de saints y sont parvenus. D'ailleurs Dieu ne l'exige pas de nous ; ce qu'il demande de notre part, ce sont des efforts généreux ; pour le reste il faut s'en remettre à sa Providence. A vous d'examiner, mes chères enfants, en quoi vous avez déjà peut-être péché, en quoi vous êtes plus particulièrement tentées, et quels amendements ou quels progrès vous pourrez plus facilement réaliser, avec la grâce de Dieu.

Une vertu qu'on aime aussi à rencontrer chez les enfants, c'est la simplicité. La simplicité, vous le savez, s'oppose à la duplicité, c'est-à-dire au mensonge, à l'hypocrisie, à l'affectation. Elle est donc synonyme de sincérité. L'enfant est d'instinct porté à dire ce qu'il pense, sans toujours réfléchir à la portée de ses paroles ; il extériorise volontiers ses sentiments, comme la joie, la crainte, l'admiration ; il ignore les sous-entendus, les feintes, les attitudes conventionnelles et factices du monde.

Ce n'est pas à dire qu'il faille, nous aussi, dévoiler à tout venant nos plus secrètes pensées. Il est des choses que nous devons taire, et peut-être n'est-il pas inutile de vous rappeler que la modération dans les paroles est bien préférable à un bavardage inconsidéré. Il est facile de ne point pécher en gardant le silence, tandis qu'en parlant on est exposé à dépasser la mesure. Mais puisque nous vivons en société avec d'autres personnes, il faut bien entrer en conversation avec elles, au moins de temps à autre. C'est ici que nous cher-